

krysten ritter BONFIRE

LE 1^{ER} ROMAN DE L'HÉROÏNE DE
JESSICA JONES

«Les souvenirs sont comme
les flammes, ils n'ont besoin
que d'un peu d'oxygène
pour se propager.»





« On ne fait pas table rase
du passé. »

BONFIRE

Barrens. Cela fait dix ans qu'Abby Williams n'y a pas remis les pieds. Dix ans qu'elle s'évertue à oublier cette bourgade de campagne qui l'a vue grandir. Aujourd'hui avocate en droit environnemental dans un prestigieux cabinet de Chicago, son appartement moderne n'a rien à voir avec la maison pleine d'animaux empaillés de son passé. Mais le confort de sa nouvelle vie n'est qu'une façade, un vernis fin sur le point de se craqueler.

Quand on la charge d'enquêter sur Optimal Plastics, le plus gros employeur de Barrens, Abby n'a d'autre choix que de rentrer dans l'Indiana. Persuadée que l'entreprise est à l'origine des problèmes de santé des habitants, elle se trouve confrontée à ses anciens amis et proches, réticents face à celle qui pourrait bientôt leur faire perdre leur emploi.

Alors qu'elle cherche la vérité, elle exhume un secret inquiétant, menaçant de révéler une noirceur qui remonte à son enfance et risque de la dévorer...

Actrice dans les séries *Jessica Jones* et *Breaking Bad*, productrice et auteur, **KRYSTEN RITTER** partage sa vie entre New York et Los Angeles.

Bonfire

Krysten Ritter

Bonfire

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paola Appelius*

Pygmalion 

Titre original : *BONFIRE*
Éditeur original : Crown, New York

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

GLASSTOWN
ENTERTAINMENT

© 2017 by Krysten Ritter

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7564-2481-1

À PROPOS DE L'AUTEUR

Krysten Ritter est connue pour les personnages qu'elle incarne dans la série culte *Don't Trust the B—— in Apartment 23* et dans *Jessica Jones*, la série récompensée de la plate-forme Netflix, ainsi que pour le personnage central qu'elle interprète dans *Breaking Bad*. Au cinéma, elle a notamment été à l'affiche de *Big Eyes* de Tim Burton, *Listen Up Philip* d'Alex Ross Perry, *Trois Colocs et un bébé* de Kat Coiro, *Confessions d'une accro au shopping* de P.J. Hogan, et *Trop Belle* de Jim Field Smith. Elle est la fondatrice de Silent Machine, une compagnie de production qui s'emploie à mettre en lumière des personnages féminins complexes. Krysten Ritter partage sa vie entre New York et Los Angeles.

Aux États-Unis, un *bonfire* est un feu de bois de plein air autour duquel se rassemble une communauté pour des soirées privées ou à l'occasion de célébrations, comme après les traditionnels grands matchs de football américain disputés à la fin de l'année scolaire dans les lycées.

Prologue

Pendant mon année de terminale, quand Kaycee Mitchell et ses copines sont tombées malades, mon père avait sa petite théorie.

— Ces filles ne valent rien de bon, disait-il. Elles ne s'attirent que des ennuis.

À ses yeux de croyant, c'était leur punition. Elles n'avaient que ce qu'elles méritaient.

C'est Kaycee qui avait commencé. C'était logique. Elle avait toujours été la première en tout : perdre sa virginité, fumer des cigarettes, organiser une fête chez elle.

Kaycee marchait toujours en tête, comme le loup alpha de la meute. À la cafétéria, c'était elle qui décidait où s'asseoir et les autres suivaient ; si elle mangeait, les autres filles aussi ; si elle chipotait dans son assiette ou se contentait d'un paquet d'oursons en gélatine, ses copines l'imitaient.

Misha était la plus méchante et la plus grande gueule.

Mais c'était Kaycee le chef.

Et cela ne nous avait pas horrifiées ni inquiétées, nous, les filles de dernière année du lycée de Barrens, quand les premiers symptômes s'étaient manifestés.

Non. Nous l'avions jalosée.

Nous espérions toutes en secret être la prochaine sur la liste.

La première fois, cela s'était produit pendant notre cours d'éloquence. Nous devions tous participer à des élections simulées. Kaycee était toujours en lice après trois primaires. Elle avait la persuasion facile et l'esprit de repartie, elle était très crédible dans le rôle d'un politicien. Une bonimenteuse née. Je ne suis même pas certaine qu'elle savait elle-même distinguer la vérité du mensonge lorsqu'elle parlait.

Elle était sur l'estrade face à la classe en train de prononcer un discours de campagne de haute volée quand soudain ses cordes vocales ont semblé se déconnecter. Elle continuait d'articuler, mais sans le son. Aucun mot ne sortait de sa bouche.

Pendant quelques secondes, j'ai cru que c'était *moi* qui avais un problème.

Et puis ses mains se sont raidies sur le bord du pupitre et sa mâchoire s'est verrouillée, la bouche grande ouverte, comme figée dans un cri silencieux. J'étais assise au premier rang – personne ne voulait de ces places, qui étaient toutes à ma disposition – et elle se trouvait à moins d'un mètre de moi. Je n'oublierai jamais l'apparence de ses yeux, soudain creux et obscurs comme des tunnels.

Derrick Ellis a hurlé quelque chose, mais Kaycee n'a pas réagi. Je pouvais voir sa langue derrière ses dents, et la boule blanche du chewing-gum qu'elle y avait calée. Quelques rires ont fusé – ils devaient croire que c'était une blague – mais je ne faisais pas partie des rieurs.

Kaycee et moi avons été copines quand nous étions plus jeunes, meilleures amies, même. Et là, pour la seconde fois seulement de ma vie, je voyais qu'elle avait peur.

Ses mains se sont mises à trembler et les rires se sont tus. Pendant un long moment, on n'entendait plus d'autre

bruit que le claquement contre le pupitre de la bague en argent qu'elle portait toujours.

Puis le spasme a gagné ses bras. Ses yeux se sont révoltés et Kaycee s'est effondrée, entraînant le pupitre avec elle.

Je me souviens de m'être levée. Je me souviens des cris. De Mme Cunningham à genoux qui lui soutenait la tête et que quelqu'un répétait qu'il fallait l'empêcher d'avaler sa langue.

Un élève est sorti en courant pour aller chercher l'infirmière. Un autre sanglotait ; je ne me rappelle pas qui, juste un gémissement désespéré. Étrangement, la seule chose qui m'est venue à l'esprit, c'est de ramasser ses notes éparpillées que j'ai remises en ordre, chaque feuille bien alignée avec les autres.

Et puis, tout aussi soudainement, c'était fini. La convulsion a quitté son corps comme la marée se retire. Elle a ouvert les yeux. Elle a cillé et elle s'est redressée, vaguement confuse, mais visiblement satisfaite de trouver tout le monde autour d'elle. Quand l'infirmière est arrivée, elle était de nouveau elle-même. Elle répétait que ce n'était qu'un instant de faiblesse parce qu'elle était à jeun. L'infirmière a emmené Kaycee, qui a tourné la tête tout le long comme pour s'assurer que nous la regardions tous. C'était le cas, évidemment. Kaycee était le genre de personne qui attirait toujours les regards. On ne pouvait pas s'en empêcher.

Et puis nous avons oublié, ou fait comme si.

Sauf que, trois jours plus tard, ça a recommencé.

Chapitre 1

Trois kilomètres après la sortie pour Barrens, l'autoroute 59 devient Plantation Road. Il est très facile de rater le vieux panneau de bois, même dans le paysage décoloré qui l'entoure. Depuis toutes ces années, quand je fais le voyage par la route entre Chicago et New York, je suis capable de le passer sans trop d'angoisse. Je retiens ma respiration, je compte jusqu'à cinq. Je relâche mon souffle. Barrens est derrière moi, je ne risque plus rien, pas de vieux fantômes qui surgissent de la forêt obscure pour m'étrangler.

C'est un rituel que je pratiquais dans mon enfance. Quand une chose m'effrayait ou que je devais me rendre à la nuit tombée dans le vieil appentis au fond de la cour, tant que je retenais ma respiration, aucun monstre, aucun assassin armé d'une hache, aucune silhouette informe sortie d'un film d'horreur ne pouvait m'attraper. Je retenais ma respiration et je courais à toute vitesse jusqu'à ce que mes poumons soient près d'éclater et que j'aie regagné la sécurité de la maison, la porte fermée derrière moi. Je l'avais même appris à Kaycee quand nous étions gamines, avant que nous commençons à nous détester.

C'est un peu gênant de l'avouer, mais j'ai toujours recours à ce petit jeu. Et le plus fort, c'est que ça marche.

La plupart du temps.

Enfermée seule à double tour dans les toilettes d'une station-service, je me récurve les mains jusqu'à m'écorcher la peau et qu'un filet de sang coule dans le lavabo. C'est la troisième fois que je me lave les mains depuis que j'ai passé la frontière de l'Indiana. Dans le miroir gauchi au-dessus du lavabo, mon visage livide est déformé, et les souvenirs de Barrens remontent à la surface comme des fleurs toxiques.

C'était une mauvaise idée.

Je pousse la porte des toilettes et le soleil matinal me fait plisser les yeux quand je remonte en voiture.

En quittant l'autoroute, je croise la dépouille d'un chevreuil grouillant de mouches, sa tête étrangement intacte et presque belle, la gueule ouverte sur son dernier soupir. Je ne sais pas s'il a été heurté par une voiture ou abattu d'une balle perdue. D'ordinaire, les animaux tués sur la route sont rapidement ramassés par les gars du pays, et débités dans un fumoir pour faire provision de viande séchée. Quand j'avais dix-sept ans, j'ai percuté un chevreuil dans ma vieille Ford Echo et ça n'avait pas traîné. Il avait été embarqué avant même qu'on me porte secours. Mais celui-ci, allez savoir pourquoi, est toujours là.

La chasse est une activité importante à Barrens, je dirais même une activité *essentielle*. Une partie intégrante de la culture locale. Si on peut appeler ça de la culture. La chasse n'est officiellement ouverte qu'en hiver, mais tous les ans, des adolescents font une virée dans les bois avec un pack de six, une lampe de poche et les fusils de leurs pères dans l'espoir de dénicher un cerf ou de regarder brouter quelques biches et leurs faons. Et après quelques bières, ils tirent sur tout ce qu'ils sont encore capables de viser.

Mon père m'emmenait chasser avec lui, histoire de renforcer nos relations père-fille, et nos expéditions s'achevaient généralement chez l'empailleur. Des têtes de cerfs, d'ours ou de coyotes ornent ainsi les murs de notre maison comme des trophées. Il m'a appris à maintenir avec le pied les faisans qu'il avait abattus pendant qu'il leur tordait le cou d'une seule main. Je me souviens de son agacement quand j'ai fondu en larmes la première fois qu'il a tué un chevreuil sous mes yeux, qu'il m'a fait appliquer les mains sur son corps encore chaud, et du sang qui giclait de la blessure qui lui avait arraché la vie.

— La mort est belle, avait-il affirmé.

Ma mère, elle aussi, était belle, avant que le cancer des os n'ait accompli son œuvre. Dévoré ses cheveux, creusé son corps cellule par cellule, ne laissant d'elle qu'une enveloppe décharnée. Quand elle est morte, mon père m'a dit que c'était un cadeau de Dieu et que nous devions le remercier de l'avoir choisie et rappelée auprès de lui au paradis.

Je quitte Plantation Road pour m'engager sur la route 205, qui au bout d'un moment devient Main Street, et l'odeur du fumier dans la chaleur me prend à la gorge. C'est la mi-juin, la fin de l'année scolaire, mais on se croirait déjà au cœur de l'été. Les champs brunis par le soleil défilent. Encore un kilomètre, je passe devant une pancarte toute neuve : *Bienvenue à Barrens, 5 027 habitants*. La dernière fois que je suis venue, il y a dix ans, la population atteignait à peine la moitié. Main Street, c'est la grand-route du village, mais si on croise trois véhicules même sur une distance de quinze kilomètres, c'est un jour de grande circulation.

Je compte les poteaux téléphoniques. Je compte les corbeaux qui se balancent sur les câbles. Je compte les silos à

grains dressés au loin comme des poings. Je transforme ma vie en chiffres, ça me permet de l'évaluer. Dix ans que j'habite à Chicago. Trois que je suis avocate. Après six mois dans un cabinet privé, j'ai été embauchée par l'Agence de défense de l'environnement.

J'ai un avenir, j'ai une vie, un bel appartement lumineux à Lincoln Park, des dizaines d'étagères chargées de livres sans une seule Bible parmi eux. Je retrouve des amis en ville, dans des bars, des clubs ou d'anciens débits de boissons de l'époque de la prohibition qui servent aujourd'hui des cocktails avec des ingrédients comme du lilas ou du blanc d'œuf. Parce que oui, maintenant j'ai des amis, et aussi des petits amis, si l'on peut dire. Autant que je veux, anonymes et interchangeables, qui se succèdent dans mon lit et dans ma vie selon mon bon plaisir.

La nuit, le plus souvent, je ne fais même plus de cauchemars.

J'ai juré bien des fois de ne jamais rentrer au pays mais je ne suis pas stupide. N'importe quel bouquin de psychologie vous dira qu'on ne peut pas faire table rase du passé.

Barrens a ses racines plantées en moi. Si je veux m'en débarrasser pour toujours, je vais devoir les trancher moi-même.

Main Street. L'ancienne église, un bâtiment de béton sans fenêtres d'un seul niveau que nous fréquentions le dimanche jusqu'à ce que mon père décide que le pasteur interprétait les Écritures de façon trop personnelle (il lui en voulait surtout pour son laxisme envers « les homos »), est aujourd'hui un restaurant de burgers White Castle. La bibliothèque où ma mère m'emmenait écouter des histoires quand j'étais gamine est devenue un buffet chinois à volonté. Dans mon enfance, il n'y avait pas de restaurants.

Mais tant de choses n'ont pas changé : le néon du bar de l'Association des anciens combattants tremblote toujours, et la pizzeria Chez Mel où j'allais parfois chercher une part à vélo après l'école est fidèle au poste. Tant de choses sont restées intactes, comme tombées pêle-mêle de mes souvenirs : le garage express Jiffy Lube, le magasin de pièces mécaniques Chez Jimmy, et Tentations, le sex-shop miteux que tenait le père de Kaycee Mitchell. Qu'il tient peut-être encore, pour ce que j'en sais. Le toit a été refait et il y a une nouvelle enseigne lumineuse. Les affaires ont l'air de marcher.

Je repère un corbeau perché sur les lignes téléphoniques, un autre un peu plus loin, et je me souviens de la comptine : *Un pour les pleurs, deux pour les rires...*

Après Main Street, tout a changé : nouveaux immeubles d'habitation, magasin de meubles Jennifer Convertibles, restaurant italien et son bar à salades. Je ne reconnais rien, sauf la casse et le *drive-in* juste derrière. Rendez-vous de bien des fêtes d'anniversaire avec les gosses de la paroisse, et même d'un Thanksgiving sinistre juste après l'enterrement de ma mère. Notre titre de gloire, avant l'arrivée d'Optimal Plastics.

Encore des corbeaux perchés sur un pylône. *Trois, quatre, cinq, six. Sept pour un secret enfoui à jamais.* Une volée d'oiseaux de mauvais augure.

De me retrouver ici, j'ai le cœur qui se serre et une boule dans la gorge. J'agrippe le volant plus fermement. Au premier feu rouge – le *seul* feu de Barrens – je retiens ma respiration et ferme les yeux. *Rien ne peut m'arriver.*

Le type derrière moi klaxonne comme un fou ; le feu est passé au vert. J'appuie sur l'accélérateur, juste un peu trop fort, et ma voiture fait un bond en avant pour franchir l'intersection. Quand j'aperçois le scintillement orange

familier d'une enseigne électrique en périphérie de mon champ de vision, je mets mon clignotant sans vraiment réfléchir et je donne un coup de volant pour me garer dans le parking du Donut Hole – comme le *drive-in*, l'endroit est inchangé.

Je coupe le contact. Assise dans le silence. Rien que quelques secondes sans air conditionné et la chaleur est déjà accablante. Il fait au moins vingt-sept degrés, beaucoup plus chaud qu'à Chicago. Dans l'air chargé d'humidité, j'ai du mal à respirer. Je me débarrasse de ma veste en cuir en me contorsionnant et ramasse mon sac, posé au sol devant le siège passager. J'ai envie d'une bouteille d'eau.

Alors que j'ouvre la portière, un break Subaru bleu se range à côté de moi, freinant brutalement au dernier moment, et me fait sursauter. Le conducteur klaxonne deux fois.

Je descends de voiture, agacée par la proximité de l'autre véhicule, puis je me rends compte que la femme au volant me sourit et agite frénétiquement les mains. Elle montre le Donut Hole et j'ai une fraction de seconde pour décider si je ne ferais pas mieux de rentrer à Chicago et d'oublier toute cette affaire. Mais tout à coup je suis paralysée. Mon instinct de survie semble s'être enrayé et me souffle de ne plus bouger, de me rendre invisible et d'attendre que le danger soit passé.

Misha Dale. Plus blonde, plus en chair, toujours belle, à sa façon grossière. *Elle me sourit*. Son sourire a longtemps hanté mes rêves, comme les poissons de fond doivent rêver du long entonnoir ténébreux de la gueule d'un requin.

Misha à douze ans, qui incite toutes ses copines à me bombarder de petits pains rassis quand je traverse la cafétéria. Misha à quatorze ans, qui dépose dans mon casier un fémur d'animal en prétendant que c'est un des os de ma

mère, qui répand la rumeur que je conserve des parties de corps humain dans mon congélateur, ce qui fait tant de bruit que le shérif Kahn est même venu vérifier. À quinze ans, elle a monté une collecte pour financer le traitement de mon acné. À seize ans, elle a lancé une pétition en ligne pour me faire exclure du lycée.

Une sadique au beau sourire. J'ai été son souffre-douleur et celui de Cora Allen, Annie Baum et Kaycee Mitchell pendant de longues années. Elles s'en sont donné à cœur joie, se sont repues de mes malheurs, trépignant de plaisir en seconde quand j'ai tenté d'avalier la moitié d'un flacon d'Advil et que j'ai dû passer une semaine en section psychiatrique de l'hôpital – un événement que mon père a toujours dénié et dont nous n'avons jamais parlé.

La prochaine fois, je t'aiderai, m'avait soufflé Misha dans le couloir quand j'étais enfin revenue à l'école.

Des filles odieuses. Diaboliques.

Et malgré ça, je les avais enviées.

— Je n'en crois pas mes yeux. J'avais entendu dire que tu allais peut-être revenir.

Son regard est moins dur mais son sourire est à l'identique : carnassier et légèrement moqueur.

— Et regarde-moi cette bagnole ! Seigneur, on peut dire que tu as réussi.

Elle me donne une brève accolade. Elle sent la cigarette – mentholée – et le parfum lourd qu'elle utilise pour en masquer l'odeur.

— Tu ne te souviens pas de moi ? Misha Jennings. Dale, se reprend-elle en secouant la tête. Tu me connaissais sous le nom de Dale. Mon Dieu, ça fait un bail.

— Je me souviens de toi, dis-je.

Un éclair de panique me traverse, aussi fulgurant qu'un rictus. Elle a entendu dire que j'allais revenir... Comment ? Par qui ?

— Tu rentres ? me demande-t-elle en désignant le Donut Hole. Ils ont plein de nouveaux parfums depuis l'année dernière. C'est Optimal qu'on doit remercier, j'imagine. La population a connu une forte progression dans le coin, du moins pour l'Indiana.

Le fait qu'elle parle d'Optimal, c'est un hameçon qu'elle me lance – ça ne peut pas être autre chose. Mais ce n'est pas comme ça qu'elle va me ferrer.

— Oui, je réponds. Oui, je rentre.

— Mes préférés, c'est toujours ceux à la confiture.

Sa voix aussi s'est adoucie. Elle semble vraiment contente de me revoir.

— Tu es restée en contact avec des gens de l'ancienne bande ?

J'hésite, flairant un piège. Mais elle n'a pas l'air de remarquer mon trouble. Il n'existe pas d'« ancienne bande ». En tout cas, je n'en faisais pas partie. Je me contente de secouer la tête et je la suis à l'intérieur. Quand elle ouvre la porte, je note qu'elle fait en sorte de me précéder.

Le Donut Hole, comme son nom l'indique, vend des donuts, mais offre également un rayon drugstore proposant des produits divers et l'espace « information » de notre association historique avec des brochures sur un présentoir. Il y a même un petit coin bibliothèque, où l'on peut gratuitement prendre un livre en échange d'un autre que l'on dépose. L'odeur caractéristique qui s'en dégage – parfum d'ambiance artificiel, vieux guides de voyage poussiéreux et viennoiseries fraîches – me fait l'effet d'un coup de fusil qui me propulse dans le passé.

— Ça doit te faire drôle de revenir à Barrens après tout ce temps.

Misha dépasse le comptoir à donuts et se dirige vers le rayon des produits pharmaceutiques où une pancarte rédigée à la main annonce platement : « Pas de pharmacien/Pas de Suboxone/Pas de Sudafed¹ ».

Elle choisit des antiacides, du shampoing pour bébés, un lait corporel au lilas, une boîte de Kleenex... rien que de très ordinaire, très domestique, tellement en décalage avec la garce qui m'a fait la vie dure pendant toutes ces années.

— « Drôle », je ne dirais pas ça.

J'aurais plutôt dit que c'est une « erreur », surtout face à Misha au Donut Hole.

— Je suis ici pour le boulot.

Elle ne me demande pas quel boulot, preuve qu'elle le sait déjà.

— Eh bien, *moi*, je trouve ça drôle que tu sois de nouveau parmi nous, dit-elle.

Son ton est chaleureux, mais je ne peux m'empêcher d'éprouver une pointe d'angoisse sous-jacente. La conception de Misha de ce qui est drôle a toujours été plutôt violente.

— Ton père doit être content de t'avoir à la maison après tout ce temps. Il a réparé notre clôture l'été dernier après cette grosse tornade. Super boulot, d'ailleurs.

Je n'ai pas envie de parler de mon père. Et je refuse catégoriquement de parler de mon père avec Misha. Je me racle la gorge.

1. Le Suboxone est un opiacé de substitution pour les drogués et le Sudafed (pseudoéphédrine) un décongestionnant nasal qui peut servir à fabriquer de la méthamphétamine, une drogue de synthèse très répandue aux États-Unis. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

— Tu as épousé Jonah Jennings, alors ? je lui demande avec un intérêt poli qu'elle interprétera, à raison, je l'espère, comme forcé.

Misha se contente de rire.

— Son frère, Peter.

La nouvelle Misha est imprévisible. Comme si les règles du passé avaient été réécrites et que j'étais encore en train d'apprendre à quel jeu nous jouons. Tout ce que je sais de Peter Jennings, c'est ce que j'ai lu dans *La Tribune* en première ou deuxième année à l'université : il avait été arrêté parce qu'il dealait de l'héroïne.

Misha feuillette les magazines sur le présentoir.

— J'ai résisté aussi longtemps que j'ai pu, mais il a de la suite dans les idées.

Elle hésite une fraction de seconde avant de continuer.

— Nous avons même un bébé, Kayla. Elle est dehors dans la voiture. On lui fera coucou en sortant.

À l'intérieur, avec la climatisation, on a déjà l'impression d'étouffer.

— Il fait vraiment très chaud.

Les affaires de Misha ne me regardent pas. Le bébé de Misha n'est pas mon problème. Mais quand même, je ne peux pas m'en empêcher.

— Tu es sûre que ça va aller ?

— Oh, elle fait la sieste. Elle va se mettre à hurler si j'essaie de la réveiller. Seigneur. Écoute-moi parler. Tu y crois, toi ? Je te jure, tu clignes les yeux et hop, dix années ont passé et rien n'est comme on se l'imaginait.

Elle m'étudie comme si nous partagions un secret.

— Tu sais que je travaille au lycée de Barrens maintenant ? Ça fait plusieurs années que je suis proviseure adjointe.

Je suis choquée. Misha détestait l'école presque autant que moi, bien que pour des raisons différentes. Elle trouvait que les cours étaient une perte de temps et préférait se faire tripoter par les garçons de l'équipe de foot que de faire ses devoirs.

— Non, je ne le savais pas, je réponds, alors que j'ai surtout envie de lui demander comment c'est possible.

Mais j'imagine que le lycée de Barrens, un établissement minuscule avec une soixantaine d'élèves en terminale, ne doit pas attirer la crème du système éducatif.

— Félicitations.

Elle évacue mon commentaire d'un revers de main, mais elle a l'air contente – et fière.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. Ce n'est pas ce qu'on dit ?

Je ne sais pas trop si elle plaisante.

— Je ne pensais pas que tu croyais à toutes ces bondieuseries. Au lycée, tu détestais les bigots.

Sauf que non – j'étais sa seule brebis galeuse.

Le sourire de Misha s'efface.

— J'étais jeune. On l'était tous.

Elle baisse le menton et me regarde entre ses cils chargés de mascara.

— De l'eau a coulé sous les ponts. Tout ça, c'est du passé. Maintenant, tu es une star ici. Celle qui s'en est sortie.

Elle me mène en bateau, c'est sûr. Cette fille m'a torturée, et ma famille aussi, elle prenait plaisir à me faire pleurer. Je ne l'ai pas inventé. Je ne peux pas l'avoir inventé. Elle avait collé une lame de rasoir sur mon pupitre avec un petit mot : « Pas cap ». Pour moi, c'est toujours très présent. Elle a fait courir des rumeurs, elle m'a humiliée, sans aucune raison. Je n'avais pas d'amis de toute façon. Je

n'étais une menace pour personne. À l'époque, c'est à peine si j'existais.

Pourtant, quand elle me prend par le bras, je me laisse faire.

— Je boirais bien un café glacé. Ça te dit ?

— Non.

J'ouvre l'armoire réfrigérée et j'examine les bouteilles d'eau, la main crispée sur la poignée pour me donner un point d'ancrage. Il y en a six, bien alignées. Trois sur chaque rangée. Sauf sur la dernière, où il n'y en a qu'une. C'est celle que je choisis.

— Juste ça.

Ce que j'ai vraiment envie de lui dire, c'est : « Lâche-moi. Je t'ai toujours détestée. » Mais c'est peut-être le plus grand pouvoir de Misha, comme la sorcière de *La Petite Sirène*, celui de voler votre voix.

Je la regarde remplir un gobelet de café glacé.

Je cherche un moyen de prendre congé, de lui dire « Salut, continue de mener ta petite vie médiocre, j'espère ne jamais te revoir », mais soudain, elle me sort un truc inattendu.

— Tu sais, Brent demande encore parfois de tes nouvelles.

Je me fige.

— Brent O'Connell ?

— Qui d'autre ? Il occupe un poste important chez Optimal, maintenant. Directeur régional des ventes. Il a suivi les traces de son père et il a gravi les échelons.

La famille de Brent était l'une des plus riches de la région. À Barrens, ça voulait dire un panier de basket, une piscine hors-sol et des chambres séparées pour Brent, sa sœur aînée et ses parents. Le père de Brent allait travailler avec une cravate et sa mère ressemblait à la mère idéale des

séries télé : souriante, carré blond, toujours tirée à quatre épingles. Brent avait été embauché chez Optimal tout de suite après avoir obtenu son diplôme. Quand les autres garçons se contentaient de jobs de pompistes, de magasiniers à l'épicerie ou de garçons d'étable dans les fermes du coin, Brent avait décroché un stage chez Optimal.

— Il est toujours célibataire. Un beau gâchis, non ?

Elle remue son café très lentement, comme s'il s'agissait d'une expérience de chimie où le mauvais dosage de sucre et de crème pouvait faire tout exploser. Un sucre. Elle mélange. Deux sucres. Elle mélange. Trois. Et puis, tout à trac :

— Il a toujours eu le béguin pour toi, tu sais.

— Brent est avec Kaycee, je réponds aussitôt.

D'où est sorti ce présent ? Je ne suis à Barrens que depuis cinq minutes et déjà le passé m'envahit.

— Je veux dire... il était.

— Il était avec Kaycee, mais c'était *toi* qui lui plaisais.

Tout le monde le savait.

Brent O'Connell était un des garçons les plus populaires de Barrens. Ce qu'elle raconte n'a aucun sens. Sauf que...

Sauf qu'il m'avait embrassée, une seule fois, le jour de la remise des diplômes. Un premier baiser exactement comme je l'avais rêvé. Un soir de juin où il faisait exceptionnellement chaud, presque un temps à aller se baigner ; l'odeur âcre du feu dans l'air ; Brent émergeant des arbres, une main au-dessus des yeux pour se protéger du faisceau de ma lampe-torche. Combien de fois m'étais-je promenade dans la forêt derrière chez moi, jusqu'aux berges du réservoir, dans l'espoir de tomber sur lui exactement comme ça et d'attirer son attention ?

C'était tellement parfait que je n'ai jamais été sûre de ne pas l'avoir imaginé, comme Sonia, une fille à la peau sombre qui avait du mal à marcher et qui vivait dans le grenier de notre vieille maison quand j'étais petite. Elle acceptait de jouer avec moi en échange de feuilles, de brindilles, de branchages que je lui rapportais de l'extérieur ; c'était une ancienne fée, avais-je expliqué à ma mère quand elle avait trouvé notre grenier infesté de branches pourries et d'insectes. Ou les rituels que j'inventais après la mort de ma mère pour la faire revenir. Enjamber les crevasses sur le trottoir, bien sûr, mais il y en avait d'autres aussi. Retenir ma respiration jusqu'à ce que cinq voitures soient passées... Nager jusqu'au fond du réservoir et plonger un doigt dans la vase... Compter un nombre pair de corbeaux sur les câbles du téléphone, n'importe lequel sauf dix.

Misha ferme soigneusement le couvercle de son café glacé en appuyant avec son pouce.

— Pourquoi ? demande-t-elle – si doucement, de façon si détachée, que je ne suis pas sûre d'avoir entendu.

— Pardon ?

Pendant une seconde, je suis vraiment perdue.

Elle finit par relever la tête. Ses yeux sont du bleu transparent d'un ciel d'été.

— À ton avis, pourquoi est-ce que tu plaisais tant à Brent ?

Je serre si fort ma bouteille d'eau que la marque de mes doigts s'imprime dans le plastique.

— Je... Je n'en sais rien, je balbutie, avant de me ressaisir. Ce n'est pas vrai.

Elle sourit toujours, comme si je n'avais rien dit.

— Peut-être à cause de tes beaux cheveux longs.

D'un seul coup, sans prévenir, elle avance la main et tire légèrement sur ma queue-de-cheval. Quand je me dégage d'un geste brusque, Misha glousse d'un air gêné.

— C'est peut-être de là que toutes ces bêtises sont parties, parce que Kaycee voulait qu'on te fasse souffrir, poursuit Misha. Elle était complètement givrée, celle-là.

— C'était ta meilleure amie, je lui fais remarquer tout en m'efforçant de rester dans la conversation, de ne pas me laisser happer dans le brouillard de mes souvenirs.

— La tienne aussi, à une époque. Tu sais comment elle était. Elle me terrorisait.

Est-ce la vérité ? Chaque fois que je me souviens de ces moments, c'est le visage de Misha que je vois, ses dents mal alignées et ses grands yeux bleus, l'expression ravie de son visage quand elle me voyait pleurer ; Misha était la plus méchante, le pitbull, celle qui prenait les décisions. Cora et Annie, les suiveuses : toujours dans le sillage de Misha et Kaycee, comme des petites sœurs en adoration.

Kaycee était la plus jolie, celle que tout le monde adorait. Personne ne pouvait rien lui refuser. Kaycee était le soleil et l'on n'avait pas d'autre choix que de se mettre en orbite autour d'elle.

Aujourd'hui, avec dix ans de plus, dix ans sans sa meilleure amie, Misha paraît à l'aise.

— Brent sera très heureux de ton retour, même si vous êtes maintenant dans des camps opposés.

Voyant la tête que je fais, elle enfonce le clou.

— Quoi, ce n'est pas vrai ? Tu es bien venue faire fermer Optimal, non ?

— Nous sommes ici pour nous assurer que l'eau ne présente pas de danger sanitaire, je réponds. Ni plus, ni moins. Nous ne sommes pas des adversaires d'Optimal.

Mais pour les gens de Barrens, la distinction sera imperceptible.

— Tu travailles quand même pour cette agence gouvernementale, non ?

— Pour l'Agence de défense de l'environnement, oui. Les nouvelles vont vite.

Misha se penche un peu plus près.

— Gallagher dit qu'ils vont couper l'eau courante.

Je secoue la tête.

— Gallagher mélange tout. Ce genre de mesure ne se fait qu'en dernière extrémité. Nous sommes seulement venus vérifier les systèmes d'évacuation des eaux usées.

Dans les écoles de droit, on apprend surtout une chose : manier la langue de bois, parler sans rien révéler.

Elle éclate de rire.

— Moi qui imaginais que tu étais une brillante avocate. Et voilà que tu n'es qu'un plombier !

Elle secoue la tête.

— Je préfère ça, remarque. Optimal est une manne pour nous, tu n'as pas idée. Pendant un temps, on a pensé que cette ville allait mourir.

— Je n'ai pas oublié, dis-je. Tu peux me croire.

Une soudaine expression d'affliction plisse son front et pince ses lèvres. Pendant un long moment, on dirait qu'elle a la gorge nouée et qu'elle cherche ses mots.

Puis elle reprend ma main. Je suis étonnée de la voir se rapprocher encore, si près que je distingue les pores de sa peau.

— Tu sais que c'était seulement pour rire, n'est-ce pas ? Tout ce qu'on a fait. Tout ce qu'on a dit.

Je suppose qu'elle prend mon silence pour un assentiment. Elle me serre brièvement la main.

— Parfois, je m'inquiétais que tu reviennes un jour. Ça me faisait peur. Je pensais que tu reviendrais pour chercher...

Elle s'interrompt brusquement et je sens un courant d'air froid contre ma nuque, comme un murmure.

Kaycee. Je suis sûre qu'elle était sur le point de dire Kaycee.

— Pour chercher quoi ? je lui demande, d'un ton délibérément détaché tout en faisant tourner un présentoir de lunettes de soleil bon marché dont les verres polarisés semblent absorber la lumière du soleil.

Son sourire est maintenant crispé.

— Chercher à te venger, dit-elle simplement.

Cette fois, elle me tient la porte et me laisse sortir la première.

...

Le bébé de Misha s'agite dans son siège. Dès qu'elle reconnaît sa mère, elle se met à gémir. Je relâche le souffle que je retenais sans en avoir conscience quand Misha la détache.

— Voici Kayla, déclare-t-elle tandis que la petite commence à pleurer.

— Elle est adorable, dis-je, et c'est la vérité.

Elle a les mêmes yeux que Misha, mais ses cheveux, étonnamment épais, sont tellement blonds qu'on dirait qu'ils sont blancs.

— Oui, hein ? Dieu merci, elle ne tient pas de Peter. Le Ninja Rouquin, ils le surnomment à son travail.

Elle fait sauter sa fille dans ses bras pour apaiser ses pleurs. J'ai du mal à associer ce bébé avec l'image que j'ai gardée de Peter Jennings – sa mâchoire carrée et son air

d'abruti. Mais c'est toujours comme ça avec les bébés, j'imagine ; ils n'héritent pas tout de suite de la laideur de leurs parents.

— Tu es un peu la fierté de Barrens, tu sais, maintenant que tu vis à Chicago et que tu travailles pour cette grosse agence.

C'est à moitié un compliment et à moitié une injonction. Sous-texte : *Ne viens pas nous foutre dans la merde.*

— Il faut *absolument* que tu viennes dîner à la maison. Tu es chez ton père ? J'ai toujours le numéro.

Elle me tourne le dos pour rattacher Kayla sur la banquette arrière.

— Et si tu as besoin de quoi que ce soit durant ton séjour, n'hésite pas à me le faire savoir. Tout ce que tu voudras.

Elle s'installe au volant sans me laisser le temps de lui répondre que ce n'est pas la peine, et qu'il est de toute façon hors de question que je loge dans mon ancienne maison. À peine est-elle partie que la main qui les comprimait libère mes cordes vocales.

Je n'aurai jamais besoin de rien de ta part.

Je ne te demanderai jamais rien.

Je t'ai toujours détestée.

Mais c'est trop tard. Elle a disparu, ne laissant derrière elle qu'un nuage de fumée grise en suspension dans la moiteur de l'air, déformant tout, avant de s'évanouir à son tour.

Chapitre 2

En terminale, Misha et Kaycee ont commencé à présenter des troubles. Leurs mains tremblaient – ce fut l'un des premiers symptômes. Cora Allen et Annie Baum ont été les suivantes. Elles perdaient l'équilibre quand elles étaient debout, même immobiles. Elles oubliaient où se trouvaient leurs classes, ou comment aller au gymnase. Et c'était comme si toute la ville était malade aussi, comme si elles avaient entraîné Barrens dans une spirale de ténèbres avec elles.

Et au final ? C'était une blague. Un canular. Parce que ça les amusait. Parce qu'elles voulaient attirer l'attention. Parce que c'était un truc qu'elles pouvaient faire.

Et pendant quelques mois, elles ont eu leur célébrité, en tout cas dans le sud de l'Indiana. *Pauvres petites filles des campagnes qui n'intéressent personne*. Les mères de Misha et de Cora étaient passées à la télé locale, et juste avant la disparition de Kaycee, on parlait même d'interviews avec les médias de grande audience. Un journaliste du *Chicago Tribune* a essayé de lier leur maladie à d'autres cas de pollution industrielle. Quand il est apparu que les filles n'étaient que des menteuses, pourtant, l'histoire n'a pas fait long feu, et personne ne leur en a tenu rigueur. En tout cas pas

longtemps. *Elles voulaient seulement un peu d'attention.* C'est comme ça que les journaux ont tourné l'affaire.

Mais moi, je les croyais. Et au fond de moi, je continue de croire qu'elles étaient réellement malades – c'est ce qui m'a amenée à me poser des questions sur la protection de l'environnement, à porter la plainte initiale à l'attention de l'Agence, une conviction profonde qui n'a cessé de me tarabuster comme la gêne lancinante d'une épine dans le pied.

Quand je me suis installée à Chicago, je me suis débarrassée de tous mes vieux vêtements dès que j'ai eu les moyens de renouveler ma garde-robe. J'ai troqué mon style campagnard, quoi qu'il ait pu avoir été, pour les vêtements qui habillaient les mannequins des vitrines des boutiques de luxe de Magnificent Mile. J'ai poli mon accent, rabotant les voyelles traînantes du Midwest, et raconté partout que je venais d'une banlieue de New York. Je faisais la grasse matinée le dimanche matin après des soirées bien arrosées, et je ne priais jamais – sauf dans les embouteillages. Et j'ai cessé tout contact avec la ville d'où je venais, même les appels à mon père.

J'ai fait tout mon possible pour évacuer Barrens de ma vie. Pourtant, plus j'essayais, plus je sentais le tiraillement ténu d'un souvenir moribond, l'impression persistante de quelque chose que je n'avais pas fait, que je n'avais pas vu. D'un message que je n'avais pas su comprendre.

Parfois, quand je rentrais chez moi après avoir trop bu, ou peut-être pas assez, de vieux souvenirs de Kaycee me revenaient en mémoire, ceux des après-midi que nous passions à viser de gros champignons dans la forêt sur lesquels nous lancions des pierres, de mon chien, Noisette, et des convulsions d'une ville abattue par la maladie.

J'avais sans doute besoin de croire qu'il existait une réponse, une raison, à ce qu'elle avait fait.

J'avais peut-être besoin de croire qu'elle disait vrai, parce qu'après tout ce temps, je ne comprenais toujours pas comment elle avait pu me tromper si lamentablement.

J'avais beau me jurer d'arrêter d'y penser, j'en revenais toujours à la même question. *Pourquoi?* De tout le reste je pouvais m'affranchir, mais cette question s'accrochait à moi. *Pourquoi?* Kaycee, Misha, le canular. *Pourquoi?* Il s'écoulait parfois un mois ou deux. D'autres fois, seulement quelques semaines. Mais j'y revenais toujours. Je consacrais des heures entières à mener des recherches sur Optimal, tâchant de démêler les misérables fils de ce qui passait pour des actualités à Barrens. Essentiellement liées à l'action sociale d'Optimal : de nouveaux lotissements, un nouveau centre socioculturel, une nouvelle bourse pour l'université. Toutes ces recherches pendant des années, qui s'étaient toujours révélées stériles.

Jusqu'à six mois plus tôt, où j'avais enfin trouvé quelque chose.

Les cent hectares de la ferme de Wyatt Gallagher sont entièrement ceints d'une clôture de bois qui a connu des jours meilleurs. La sécheresse ici a fait des ravages ; le vert a tourné au brun et la poussière obscurcit mon pare-brise. Alors que je m'engage dans l'allée de graviers, plusieurs chiens de chasse enchaînés aboient dans le lointain. Je savais que l'Agence avait loué un espace pour héberger l'équipe juridique, mais j'ignorais que nos locaux temporaires se situeraient dans l'enceinte de la ferme de Gallagher – cela ne me surprend pourtant pas, Gallagher étant le premier à avoir mis en cause le réservoir.

Quand on sait que le vieux Gallagher n'a pas de téléphone portable, sans parler du Wi-Fi aléatoire, c'est un miracle que sa plainte soit sortie de Barrens.

La première fois que j'ai vu son message, j'ai immédiatement consulté le procès-verbal de la dernière réunion publique pour prendre connaissance de sa plainte en détail. Gallagher n'était pas seul : plusieurs autres familles lui ont prêté main-forte pour exprimer leurs inquiétudes au sujet de la qualité de l'eau. Penchée sur les procès-verbaux, je m'étais sentie comme Alice tombant dans le terrier du lapin blanc, dégringolant au milieu de plaintes anciennes, de signalements enterrés effectués par plusieurs dizaines d'habitants de Barrens, toutes ces vieilles doléances menant par des chemins détournés à la même colère que celle de Gallagher. J'avais rédigé quatre pages de notes manuscrites rien qu'en parcourant les procès-verbaux.

Et pour la première fois depuis dix ans, peut-être même pour la première fois de ma vie, j'avais eu l'impression que le monde s'était apaisé. Comme si le silence me murmurait soudain la promesse balbutiante d'une réponse.

J'avais mis Gallagher en contact avec la section locale de l'Agence pour l'Indiana. Il existe des procédures, des protocoles, des méthodes censées nous éviter de nous enchevêtrer dans nos peurs et nos soupçons. Mais l'équipe de l'Indiana, trop occupée par la législation d'État à propos d'un projet de loi sur les énergies propres qui aurait dû être adopté deux ans plus tôt, avait réclamé notre assistance.

Voilà pourquoi je suis ici.

Je me gare dans l'herbe à côté d'une grange repeinte de frais que j'identifie comme notre QG grâce à la vieille Chevrolet Camaro de Joseph Carter et l'autocollant « Coexist » qui orne son pare-chocs. Il y a plusieurs autres

voitures que je reconnais, quelques-unes que je n'ai jamais vues. Estelle Barry, l'une des avocates seniors, nous avait informés de l'envoi de stagiaires venus de Loyola.

J'empile ma bouteille d'eau vide dans deux vieux gobelets de café, et je fourre le tout sur le sol devant le siège passager.

— Williams. Tu es en retard, m'accueille Joe quand je franchis le seuil de l'immense grange vide où l'équipe a installé des tables pliantes, des classeurs métalliques et un amas d'ordinateurs, tous branchés sur la même multiprise.

Le sol de terre battue est encombré de câbles, de lattes de plancher gondolé et de chutes de moquette bon marché.

— Il est 9 h 02, mec.

Joe et moi avons été embauchés en même temps par le bureau de l'Illinois. Je le considère comme mon meilleur ami, même si je préférerais me couper un bras plutôt que de le lui avouer. Nous avons été bizutés ensemble. Nous avons passé d'innombrables nuits à manger chinois sous la lumière glauque des néons, les yeux creusés par l'épuisement. Nous avons célébré ensemble nos trois premiers Noël de jeunes avocats. J'ai toujours eu le sentiment que Joe, tout comme moi, s'était éloigné de sa famille. Et je me souviens de ma surprise, et de la pointe de jalousie que j'avais éprouvée, quand il m'avait annoncé l'année précédente qu'il posait des jours de congé pour passer des vacances en famille en Floride.

— J'adore ton style « saut du lit ». Ça te va bien.

Joe me guide vers une longue table pliante installée au fond de la grange.

— Ça me rappelle mes années étudiantes.

— Ça te rappelle surtout le week-end dernier.

Joe affiche un air innocent. Il collectionne les petits copains comme les coins attirent la poussière. Il n'y peut rien.

— Tu es de bonne humeur, on dirait.

— L'air de la campagne me réussit, répond-il en ouvrant les bras comme s'il n'avait jamais vu tant d'espace.

Comment peut-il montrer une telle énergie à une heure aussi matinale, après un long trajet en voiture depuis Indianapolis ? Joe refuse de dormir dans l'un des rares motels de Barrens ou dans une location, affirmant qu'un mec noir et homosexuel a autant sa place à Barrens, Indiana, qu'un godemiché à la table familiale. Il préfère prendre sa voiture et faire la navette.

— Ou alors c'est l'eau, dis-je, et cela le fait rire.

Il n'est pas le seul à se sentir dynamisé, et ce n'est pas que grâce à la caféine. C'est l'énergie que l'on ressent quand on attaque une nouvelle mission, avec une nouvelle équipe. Ces jeunes étudiants en droit boutonneux ont encore l'impression qu'on va changer le monde, une marée noire, un réservoir pollué, une fuite de gazoduc après l'autre.

— Hé, les gens, annonce Joe. C'est Abby Williams en chair et en os. C'est elle qui encombre vos boîtes mail depuis deux semaines.

L'équipe de recherche est modeste : un avocat junior et quelques étudiants en droit bénévoles aux yeux ébahis. L'une des filles a même l'air d'être encore au lycée. C'est exactement ça, l'Agence pour la défense de l'environnement – faire appliquer la loi au moindre coût. C'est toujours sous-payé d'être du bon côté.

— Je crois que le terme exact c'est *préparation*, dis-je à Joe, qui m'ignore carrément et continue sa présentation.

— Abby, comme vous le savez tous, est avec moi l'autre tête pensante de cette équipe. Mais en réalité, c'est à cause d'elle que nous sommes ici, et c'est elle qu'il faudra blâmer quand vous détesterez votre vie dans quelques jours.

Il bat des cils en me regardant quand je fais la grimace.

J'identifie ceux qui sont là d'après les vignettes que m'a envoyées Estelle Barry quand elle a constitué l'équipe. Il y a Raj, l'avocat junior tout juste diplômé de Harvard. Et j'ai déjà donné des petits noms aux stagiaires : Flora, une Californienne pétillante vêtue d'un chemisier fleuri ; Portland, le hipster barbu avec une chemise de bûcheron trop bien coupée pour être authentique. Les stagiaires sont comme les coups d'un soir. On peut toujours tenter de retenir leurs prénoms, mais la fin ne justifie pas les moyens.

Flora se lève d'un bond. Elle veut montrer qu'elle a fait ses devoirs.

— Jusqu'ici, nous avons rassemblé tous les procès-verbaux des réunions publiques des cinq dernières années, avant qu'ils passent au numérique, dit-elle. Plusieurs familles émettent des doléances depuis, euh...

Elle consulte ses notes et son visage s'assombrit.

— Depuis trois ans.

Elle ramène ses cheveux derrière ses oreilles.

— Nous allons réexaminer ces plaintes, une à une, ajoute-t-elle avant de se rasseoir.

— Et aujourd'hui ? Qui avons-nous à part Gallagher ?

C'est l'un des plus gros propriétaires terriens de Barrens et ses alentours – sa ferme existait déjà bien longtemps avant mon époque – et il utilise l'eau du réservoir pour l'irrigation de ses cultures. D'après les notes que Joe m'a envoyées, il a dû y recourir plus que jamais au cours des deux dernières années à cause de la sécheresse. Quand il a

perdu des récoltes entières de maïs et de soja, il a commencé à suspecter qu'il y avait un problème avec l'eau – des soupçons renforcés par les plaintes de plusieurs voisins à propos d'étranges odeurs émanant des canalisations, de dermatites et de maux de tête.

— Une demi-douzaine de personnes ont signé la plainte qu'il a déposée à la mairie. Une famille du nom de Dawes et un certain Stephen Iocco seraient apparemment nos meilleures pistes.

— Une demi-douzaine de plaintes ? Le cabinet du juge va nous rire au nez.

Joe est en dessous de la vérité. Ils nous jetteront dehors à coups de pied.

Flora semble mal à l'aise.

— Optimal est le plus gros employeur de Barrens, fait-elle remarquer. C'est difficile de faire parler les gens.

— Barrens est une ville ouvrière, dis-je, et les paroles de Misha me reviennent à l'esprit – « même si vous êtes maintenant dans des camps opposés ».

C'est précisément ce qui m'inquiète. La plupart des habitants de Barrens seront contre nous.

— C'est en effet le principal obstacle.

Tout le monde hoche la tête, mais ils ont tous la même apparence lisse et propre sur eux des citadins, ou au moins de ceux qui vivent en banlieue pavillonnaire – ils ne peuvent pas comprendre.

Quand j'étais petite, l'air matinal était saturé de poussière de plastique ; nous inhalions les produits d'Optimal avec chaque respiration, et le brouillard chimique colorait le soleil d'un camaïeu de roses et d'orangés. Nos oreilles bourdonnaient du vacarme des chantiers d'Optimal : nouveaux échafaudages, nouveaux entrepôts, nouveaux hangars, nouvelles cheminées d'usine. Je déjeunais à midi dans

la nouvelle bibliothèque scolaire financée par une donation d'Optimal et je rentrais chez moi dans un bus acheté par Optimal, dont les pièces étaient fabriquées par Optimal, je me rendais dans des soirées dansantes, des ventes de gâteaux et des barbecues sponsorisés par Optimal. Mon père avait raison, il y avait bien quelqu'un au-dessus de nous, qui nous observait, qui avait même créé la couleur du ciel et la texture de l'air que nous respirions. Je me souviens, quand j'étais gamin, de la construction de l'usine. J'allais traîner sur les berges du réservoir pour jouer sur le chantier et j'écrivais mon nom dans la vase rouillée autour des canalisations quand la maison était trop imprégnée de l'odeur de la maladie et que j'avais l'impression qu'elle allait se refermer sur moi.

— Une ville ouvrière ? répète Joe. Très pittoresque.

— Quand est-ce que le labo enverra son équipe technique ? demande Raj.

Même lui a l'air déprimé. Environmental Testing Laboratories est un laboratoire agréé pour le contrôle sanitaire des eaux, spécialisé dans la recherche de pollution aux métaux lourds. Hélas pour nous, c'est l'un des rares laboratoires dignes de confiance dans le Midwest et les listes d'attente sont longues comme le bras.

— La semaine prochaine, répond Joe. Mais on n'aura pas de résultats avant juillet.

— Au mieux, j'ajoute. Que pouvons-nous chercher d'autre ? Un taux plus élevé de cancers ?

— Au cours des dernières années ? Non.

Il n'y a que dans notre métier qu'on peut être déçus que le cancer ne progresse pas plus vite.

— Optimal s'est installé ici il y a vingt ans, fais-je remarquer.